PAUL

L'intérieur de la cathédrale était haut, long et étonnement lumineux. A cette heure-ci, le soleil pénétrait les vitraux de droite et éclairait l'espace de bas en haut. Le sol en pierre paraissait alors plus clair là où la lumière le caressait, l'effleurait de ses rayons matinaux. Les couleurs des fenêtres se contrastaient, s'affrontaient pour se mettre en valeur.

Paul s'était assis à son siège habituel. Il avait pris place sur la troisième chaise en partant de la droite, au premier rang, face au cœur de l'édifice. Son regard se porta machinalement sur les reflets violets qui émanaient des vitraux les plus lointains. Ils arboraient des teintes plus intenses qui ne manquaient jamais de surprendre leur admirateur régulier.

Les lieux étaient plongés dans un silence religieux. Seul le résonnement lourd et lent de la porte se faisait parfois entendre ; il annonçait l'arrivée d'un nouveau visiteur. Paul se retournait de temps à autres et observait les arrivants. Quelques murmures se firent entendre lorsqu'un couple et deux jeunes enfants avancèrent dans les allés. Les visiteurs s'installèrent à quelques sièges de Paul.

Ils échangèrent à propos de l'état général de la cathédrale, de la précision des sculptures qu'ils trouvèrent remarquables. Puis, à voix plus basse, les parents s'adressèrent directement à leurs enfants, les invitèrent à prier, à penser.

Paul les écouta malgré lui. Il fut touché de la tendresse avec laquelle la famille communiquait.

Soudain, le carillon sonna avec clarté, imposa sa musique au sein de l'édifice. La mélodie ne dura que quelques minutes mais transforma l'atmosphère des lieux. Les notes résonnèrent puis s'éloignèrent lentement ; la cathédrale retrouva son silence. Pour profiter au mieux de la justesse de l'instrument, Paul ferma les yeux.

La porte claqua à nouveau avec ce même bruit sourd, arrachant un sursaut au visiteur. Il se reconnecta à l'espace et regarda autour de lui ; la famille était partie.

Il était tôt, trop tôt pour se trouver ici pensa Paul mais il n'avait pu résister à l'envie de faire face au spectacle de la lumière naissante qui éclairait la pierre humide. A cette heure-ci, lorsque la fraîcheur de la nuit disparaissait pour se faire réchauffer par le soleil de l'aube, la cathédrale offrait une senteur plus singulière encore.

La pierre semblait parler. Les lieux étaient plongés dans un parfum froid, émanant de l'humidité du sol, des murs qui vivaient au rythme des intempéries. Les quelques bougies qui avaient été allumées les dernières heures durant apportaient une chaleur contrastante.

Paul se concentra sur ce parfum pendant quelques secondes, s'en imprégna profondément. Il voulut inscrire ce souvenir olfactif en lui. Alors, il prit une longue inspiration, laissa les effluves le pénétrer.

Son regard se posa à nouveau sur les vitraux puis sur les hautes colonnes qui l'entouraient. Il ne manqua aucun détail, scruta les lieux avec précision, avide de souvenirs.

Peut-être ne reviendrait-il pas avant plusieurs années, plusieurs mois tout du moins. Paul songea à cette éventualité avec aigreur, il regrettait déjà ses visites régulières. Ces moments de calme lui manqueraient se dit-il.

Demain, il partirait pour Paris.

Il s'apprêtait à quitter son logis où il vivait seul depuis plusieurs années. Il en avait fait son repère. Personne n'était autorisé à y entrer, Paul se sentait honteux de la petitesse des lieux, du manque

d'ornement, du peu qu'il avait à offrir à d'éventuels invités. Rien n'avait été amélioré depuis son emménagement. Il n'avait apporté aucune touche personnelle, aucune décoration. Les murs blancs refroidissaient l'entièreté du logement. Le parquet était sale, usé par les années dépourvues d'entretien. En hiver, il y faisait froid, en été, trop chaud. Mais Paul n'avait pas cherché à trouver mieux, se contentant du minimum. Il se disait souvent qu'il n'avait ni le temps ni l'argent nécessaire pour une propriété de plus haut niveau.

Demain tout serait différent.

Il quitterait sa Normandie natale et sa vie d'homme seul et reclus. Il se voyait déjà fréquenter les plus beaux cafés de la capitale, arpenter les grandes avenues, vivre comme un nouvel homme. Un grand homme.

Les histoires qu'il avait entendues sur la vie à Paris lui semblaient invraisemblables, il était impatient d'en connaître le bien-fondé.

Pour l'instant, l'homme se concentra une dernière fois sur la cathédrale Notre-Dame et lui fit ses adieux partiels. Il sortit, le cœur serré, dans la peur et l'excitation de ce que lui réserverait l'avenir.

Dehors, malgré le vent glacial qui lui frappa le visage, Paul se tourna face à l'édifice et le regarda une dernière fois. Les deux tours lui parurent si hautes, si imposantes sous la lumière blanche de ce matin d'hiver. Ses mains s'enfoncèrent un peu plus profondément dans les poches de son manteau, à la recherche de chaleur. Son visage s'enfouit dans le haut de son vêtement pour se protéger au mieux de l'air froid.

La neige immaculée siégeait au-dessus de la bâtisse, comme une couverture blanche, douce et invitante.

Ce fut la vue que Paul choisit de garder en mémoire.

Le lendemain, Paul sortit de chez lui, deux valises en mains, avant même que le soleil ne soit levé. Il marcha, la tête baissée, le regard rivé sur le sol, jusqu'à la petite gare de la ville de Rouen. Il déambula dans les rues avec difficulté, se traina sous le poids de ses bagages qui contenaient toute la vie qu'il emmenait avec lui.

Son corps frêle et fragile peinait à transporter tout cet équipement. Il se traina, le pas lent, pestant sur le chemin qui devenait de plus en plus pentu. Lorsqu'il arriva à la gare, ses mains le brulaient. Il lâcha ses valises sur le sol, peu soucieux d'endommager ses affaires. Par réflexe, il joignit les deux mains, les caressa l'une à l'autre dans l'espoir de soulager la douleur vive. Sa poigne avait toujours été faible, il faut dire qu'il n'avait jamais été amené à l'améliorer.

Il ne connaissait pas le travail manuel, l'effort physique. Il s'en gardait bien d'ailleurs et préférait le confort d'un travail plus tranquille. Le plus important pour lui était de gagner le minimum pour vivre, manger à sa faim et payer ses impératifs. Il n'avait que faire des compétences intellectuelles ou physiques qu'il pouvait tirer de sa profession.

Quand la douleur fut apaisée, Paul reprit ses valises, grogna à nouveau quand il les décolla du sol, et chercha son train parmi les allées. Il se fraya un chemin parmi les voyageurs, en bouscula certains avant de gagner sa place.

Le paysage qui défilait sous les yeux de Paul changea de couleurs à mesure que le jour naissait. Les étendues de verdure, les champs gagnèrent en éclat, en lumière. Paul profita de cet instant

de calme pour rêvasser. Il repensa à ses visites au sein de la cathédrale, ses promenades dans les rues de Rouen, ses après-midis passés à fréquenter les piteux établissements du quartier dans lequel il avait toujours vécu. Le goût du vin peu délicat lui revint en bouche en un souvenir amer.

Il se remémora toutes les rencontres qu'il avait faites au fil de ses soirées effrénées. Ces femmes qu'il avait séduites parfois sans effort, parfois après de nombreuses entrevues, défilaient dans sa mémoire sans qu'il n'en ait de souvenir précis.

L'une d'entre elles lui resta en tête plus longtemps que les autres. Il s'imagina leurs retrouvailles. Serait-elle là lorsqu'il arriverait à Paris ? L'accueillerait-elle chaleureusement ou se contenterait-elle d'envoyer quelqu'un à sa place ?

Blanche était parisienne de naissance. Elle avait passé son enfance, sa jeunesse à Paris et ne comptait pas quitter la ville de sitôt. Sa famille, héritière d'un commerce de chapeaux qui avait grande réputation au sein de la capitale, comptait sur elle pour perpétuer l'affaire familiale à la mort de ses aïeux. Elle était fille unique, la richesse de l'entreprise se trouverait alors entre ses mains.

Paul l'avait rencontrée dans l'un des petits cafés rouennais où il se rendait souvent. Elle faisait tâche dans le décor avait-il pensé lorsqu'il l'avait vue entrer dans l'établissement. La robe qu'elle portait, d'un rose très clair, trainait à ses pieds. Blanche était contrainte de la tenir pour la soulever légèrement du sol et ainsi lui éviter de toucher le carrelage poussiéreux.

Chaque homme présent avait porté son attention sur elle, il était certain qu'ils se demandaient tous ce qu'une femme comme elle faisait ici. La richesse était visible sur chacun des vêtements qu'elle portait. Ses bijoux, qui associaient de sublimes pierres et métaux précieux, en disaient long sur son statut social.

Blanche s'était installée seule sur l'un des tabourets du comptoir. Son regard parcourut la salle dans son ensemble. La jeune femme sourit avec une tendresse enfantine à tous ces hommes qui la fixaient avec curiosité. Elle était pleinement consciente de l'effet qu'elle produisait dans ce style d'établissement. C'était précisément ce qu'elle était venue chercher. Fuir les grandes réceptions parisiennes pour retrouver une simplicité perdue.

Ses habitudes de vie l'empêchaient d'abandonner tous ses artifices, ses belles parures, ses robes toutes plus élégantes les unes que les autres. Cependant, elle désirait se lier d'amitié avec des hommes aux antipodes de ceux que son quotidien lui imposait de fréquenter.

Paul avait été le plus rapide, sûrement le plus courageux aussi, et l'avait abordée par une approche maladroite. Ils rirent autour de quelques verres de vin qu'ils firent semblant d'apprécier et échangèrent sur leurs vies respectives. Paul comprit rapidement combien Blanche voulait échapper à sa famille et aux obligations qui l'accompagnaient. Elle n'avait que vingt ans, toute la vie devant elle et avait le sentiment d'être enfermée dans un quotidien qu'elle n'avait pas choisi.

Paul vit en elle l'opportunité d'approcher les plus grands avec facilité. Il saisit sa chance, la séduit, se montra exemplaire à chaque fois qu'ils se rencontraient. Pendant plusieurs mois, Blanche fut comblée de bonheur lors de ses courts séjours à Rouen puis rentrait à Paris, le cœur lourd, dans la hâte de retrouver l'homme qui lui offrait le sentiment d'être une vraie femme, désirable.

Paul repensa à leurs premières entrevues alors que le train approchait de la capitale. Il avait été si facile pour lui de la séduire. Il était plus âgé, de neuf ans, et savait qu'il lui apportait un

réconfort et une impression inespérée d'évasion. Il lui permettait de découvrir des plaisirs qu'elle pensait interdits. Maintenant qu'il arrivait à Paris, il se dit qu'il profiterait tout autant de ce début de relation.

Les wagons ralentirent les uns après les autres. Le freinage fut long et bruyant. Paul se leva au dernier moment, récupéra ses valises qu'il souleva avec la même difficulté et se dirigea vers la porte de sortie. Par la petite fenêtre qui donnait sur les quais de la gare Saint-Lazare, il chercha à apercevoir Blanche. Il plissa les yeux, tenta de découvrir ce visage doux et enfantin, en vain. Trop de voyageurs étaient présents sur le quai pour qu'il puisse reconnaître qui que ce soit.

Le train s'arrêta enfin. Paul joua des coudes, marcha sur le pied d'un homme, en bouscula un autre puis sortit. Il avança à tâtons, perdu dans la foule, incapable de savoir où il devait se rendre.

« Paul ! Par ici ! »

La voix de Blanche, si délicate, s'éleva dans les airs. Paul se retourna, il la vit qui lui faisait de grands signes un peu plus loin. Elle était tout aussi bien vêtue que lors de leurs derniers rendez-vous. Ses boucles blondes étaient ramenées en un chignon parfaitement exécuté. Sa robe arborait une teinte de jaune douce et reposante. Le sourire qui illumina son visage rassura Paul.

Il se fraya un chemin parmi les voyageurs, guidé par la voix de Blanche qui l'appelait encore. Une fois face à elle, Paul laissa tomber ses valises au sol et les jeunes gens s'enlacèrent. Blanche le serra fort, laissa échapper un soupir de bien-être.

« Comme je suis heureuse que tu sois enfin là ! Ton trajet s'est-il bien passé ? »

Paul répondit par une courte phrase alors que Blanche se montrait particulièrement à l'écoute. Il se plaint du nombre de voyageurs présents dans le train ; des enfants chahutant non loin de son siège l'avaient dérangé.

Blanche, toujours calme et paisible, rarement gênée par le comportement d'autrui, tenta de le faire sourire par un récit de ce qui les attendait dans les jours suivants.

« Papa et maman sont impatients de te rencontrer. J'ai demandé à ce que notre chambre soit décorée comme je pensais que tu aimerais. »

Paul ne la crut qu'à moitié. Il savait comme ses parents étaient contre leur union. Pourquoi voudraient-ils que leur si jeune et belle fille épouse un homme de sa catégorie ?

Sans un mot, Blanche récupéra l'un des bagages de son compagnon. Sa main si délicate agrippa la poignée avec force mais la demoiselle souleva l'objet sans une plainte, ravie d'aider comme elle le pouvait.

Ils longèrent les quais embaumés d'une épaisse fumée grise pendant que Blanche parlait avec joie du repas qui les attendait ce midi. Paul l'écoutait d'une oreille, son attention était portée sur la gare qu'ils parcouraient.

Ses pieds foulaient le sol parisien pour la première fois, il voulait se souvenir des moindres détails. La hauteur des vitraux qui encadraient les lieux lui parut impressionnante. L'agitation qui se faisait sentir l'agaça autant qu'elle le fascina.

Un chauffeur les attendait devant la gare, Paul fut rassuré de ne pas avoir à marcher plus longtemps. Le domestique les accueillit avec une amabilité que Paul n'avait jamais connue jusque-là. Paul fut surpris du confort des sièges sur lesquels le jeune couple s'assit. Il s'installa

avec bonheur, se laissa tomber dans tout le confort que conférait le velours doux et moelleux des assises.

A travers la petite fenêtre du véhicule, entourée de lourds rideaux blancs, Paul regarda la ville défiler sous ses yeux. Le paysage était si différent de celui qu'il avait observé pendant son trajet jusqu'à la capitale. Tout semblait si grand, beau, doté d'une richesse qu'il n'avait jamais rencontrée.

L'allure enjouée du cheval qui les tirait faisait trembler le véhicule. Les pavés qui constituaient les rues n'étaient pas réguliers, ce qui amplifiait les secousses. Malgré ces désagréments, Paul apprécia le trajet.

Il attrapa la main de Blanche dans la sienne, la ramena à lui. Il en embrassa le haut avec toute la délicatesse que lui inspirait la jeune femme. Il sut au sourire qu'elle lui offrit qu'elle était touchée par le geste. Il reposa leurs mains désormais enlacées sur ses genoux et laissa son pouce se promener le long de la peau pâle et fragile de Blanche. La demoiselle ne perdait pas son sourire.

« J'ai si hâte que tu rencontres tout le monde ! » ne cessait-elle de répéter, comme pour se rassurer de la réussite des rencontres officielles qui approchaient à grands pas.

La voiture s'arrêta brusquement après avoir emprunté un long chemin en terre. Ils avaient parcouru une longue distance, s'étaient rendus dans différents quartiers de la capitale pour ensuite gagner des espaces plus tranquilles, loin de la frénésie du centre de Paris. Paul regarda à nouveau par la fenêtre, aperçut une demeure au bout de l'allée, il eut du mal à croire qu'il allait désormais y vivre.

L'allée en terre et graviers était longée par deux allés d'arbres. Ces derniers étaient dépourvus de leur feuillage et arboraient seulement quelques branches inanimées, condamnées sous un amas de neige. La maison, qui régnait tout au bout du chemin, semblait si grande, Paul se demanda combien de personnes elle pouvait accueillir. Il repensa à son logis qu'il venait de laisser à Rouen, à ses meubles vétustes et aux tâches sur ses rideaux, sur ses draps, qu'il n'avait jamais pris la peine de changer.

Il se dit qu'ici, les draps dans lesquels il se coucherait ce soir seraient doux et frais. Cette idée le séduit.

Le cochet leur ouvrit la portière, Paul descendit le premier, suivi de Blanche. Au même moment, deux personnes sortirent de la maison par la grande porte centrale. Paul les observa, il comprit très vite de qui il s'agissait. Les parents de Blanche. Tous deux étaient habillés avec l'élégance qui caractérisait leur fille.

Ils ne descendirent pas les quelques marches qui les séparaient de leur fille et de son compagnon. Ils attendaient, emmitouflés dans des robes de chambre aux couleurs chaudes et aux tissus attrayants. Le regard de Paul s'attarda quelques instants sur l'expression du visage de Virginie, la mère. Elle était froide, fermée et peu accueillante.

Blanche s'avança la première, grimpa les escaliers par de grandes enjambées et se tint face à ses parents alors que Paul hésitait toujours à la rejoindre, craintif, sans aucune envie de vivre ce moment tant redouté. Blanche lui sourit, d'un sourire invitant et rassurant au possible. Le cochet monta les valises jusqu'à l'entrée de la demeure. Il ne restait plus que Paul en bas des marches, si bas face à la famille de Blanche.

Il se décida à monter, lentement, d'un pas lourd. Une fois face aux propriétaires des lieux, il leur tendit une main tremblante que Georges, le père, attrapa avec poigne et force.

« Bienvenue parmi nous mon garçon. »

Ses mots sonnèrent faux mais Paul apprécia l'effort de sympathie que Georges avait fourni.

Virginie posa son regard sur le nouvel arrivant, le fixa, longuement, intensément. Elle le regarda de la tête aux pieds. Elle fut attentive à la façon dont son pantalon trainait au-dessus de ses chaussures non cirées, aux boutons de sa chemise qui semblaient, pour certains, prêts à tomber du fil qui les retenait avec difficulté. Son visage, toujours aussi fermé, laissait comprendre qu'elle n'appréciait en rien ce qu'elle découvrait.

Après un dernier regard, plein de dédain, à l'égard de Paul, elle échappa un soupir qu'elle ne prit pas la peine de cacher, croisa les bras sur sa poitrine pour resserrer la robe de chambre qui la réchauffait puis rentra.

Sa mère partie, Blanche chercha la main de Paul qu'elle prit dans la sienne, en un geste rapide et maladroit. Elle se rapprocha de son compagnon et lui parla, d'une voix douce.

« Ne fais pas attention, maman est parfois un peu difficile les premiers jours. Je suis sûre que vous vous entendrez très bien. »

Paul ne fut pas convaincu.

Georges rentra à son tour après avoir exprimé une plainte sur la neige qui commençait à tomber, une fois encore.

Ce fut à ce moment que Paul découvrit enfin le lieu de résidence de Blanche et toute la richesse qui l'accompagnait. Il fut satisfait de ce qu'il voyait.

Les premiers jours, Paul resta au domaine familial. Il parcourut les pièces, toujours impressionné par la beauté des matériaux et ornements qui les habillaient. La maison était composée de quatre chambres, toutes plus grandes que son ancien logis.

Blanche avait proposé d'offrir à Paul quelques vêtements que son père ne portait plus. Elle chercha à le convaincre d'abandonner ce qu'il avait emporté de Rouen. Paul refusa, ne voyant pas ce qui n'allait pas avec ses tenues actuelles. S'il avait réussi à séduire Blanche dans cet accoutrement, il parviendrait à s'intégrer n'importe où.

Lorsqu'ils abordaient le sujet de la présentation physique, la discussion était toujours achevée par un regard de Blanche sur la tenue de Paul. Un regard qui en disait long sur ce qu'elle pensait, au fond d'elle-même, sur les origines de l'homme.

Paul ne lui en tint pas rigueur, oublia la honte qu'il ressentait quand elle fixait les manches de sa veste, parfois imprégnées par quelques tâches qu'il n'avait pas réussi à faire disparaître.

Un matin, alors que Blanche et son père étaient partis très tôt, Paul se retrouva seul dans la chambre qu'il partageait avec la demoiselle. Il ne parvenait pas à sortir son lit, enroulé dans les draps doux et soyeux qui lui rappelaient chaque matin qu'il entamait une nouvelle vie.

Il entendit du bruit plus loin. Des pas au sol, des petits pas rapides.

Intrigué, il mit enfin le pied à terre, enfila un vêtement chaud et ouvrit la porte. Lorsqu'il fut dans le couloir, le bruit des pas fut accompagné de rires d'enfants. De rires chaleureux, légers et infiniment joyeux. Paul en suivit la provenance et se rendit dans le salon principal, il tenta de se faire le plus discret possible.

Le salon était précédé d'un couloir de branchages, de plantes et fleurs toujours très bien entretenus. De larges pots en terre cuite, délicatement peints par quelques arabesques bleues et blanches abritaient diverses variétés de plantes vertes au feuillage haut et imposant. Le vert de ces feuillages contrastait avec la lumière froide qui arrivait par la plus grande fenêtre de la pièce.

Généralement, lorsque Paul arrivait au salon, il se faisait toujours une réflexion sur la symétrie des plantes ou sur le lustre au plafond, placé au centre, qu'il trouvait presque trop petit face à l'immensité de ce qui l'entourait.

Aujourd'hui, Paul fut marqué par une présence inconnue.

Au milieu du séjour se tenait un petit garçon tout de noir vêtu. Seul le col blanc de la chemise qui dépassait de son pull en laine apportait une touche de lumière à son visage. L'enfant, dont la coiffure plaquée et parfaitement mise en place agaça Paul, avait cessé de courir et s'était arrêté face à l'inconnu qu'il regarda avec curiosité.

« Virginie ? Qui est-ce ? » demanda-t-il à la dame qui, Paul venait de le découvrir, était installée à la table quelques mètres plus loin.

Paul ne s'avança pas et resta à l'entrée de la pièce, comme effrayé par ce que la maîtresse des lieux s'apprêtait à répondre. Virginie le regarda avec ce même air méprisant.

« Rien d'intéressant mon ange, retourne jouer. »

Paul voulut répondre, se défendre mais se dit que le combat était perdu d'avance. S'il souhaitait loger ici, il lui fallait faire profil bas.

Il se demanda qui était l'enfant et garda en tête de poser la question à Blanche dès son retour.

Il apprit plus tard que le jeune garçon, Arthur, vivait dans la demeure voisine à celle de la famille. Il passait souvent ses journées avec Virginie qui s'était entichée de lui et le traitait comme son propre fils. Blanche trouvait parfois que sa mère lui portait trop de tendresse.

Les jours suivants, Paul recroisa Arthur à plusieurs reprises. L'homme n'avait toujours pas quitté la maison et ses jardins, il ne s'était pas encore aventuré dans la frénésie des boulevards parisiens. Il appréciait observer les paysages recouverts d'une épaisse couche de neige sur laquelle le soleil reflétait paisiblement. Tous les jours en fin de matinée, quand les rayons lumineux étaient les plus beaux à son goût, il prenait le temps de sortir quelques minutes admirer le même spectacle. Une pie s'installait sur la petite barrière en bois qui encadrait le terrain, restait une poignée de secondes puis prenait son envol. Paul aimait à penser qu'elle venait le saluer.

Après plus d'une semaine à profiter de l'hospitalité de la famille de Blanche, Paul finit par explorer les quartiers les plus vivants de la capitale. Il se rendit seul dans les rues de Paris. Blanche était restée à la demeure en compagnie de sa mère avec qui elle jouait souvent aux cartes

quand la neige se mettait à tomber. Georges s'occupait de la boutique et était parti beaucoup plus tôt.

Dès qu'il arriva dans les boulevards où la foule marchait à toute vitesse, Paul se sentit dérouté. La ville était grande, il ne la connaissait pas, ne savait où aller. Il demanda conseil au cochet qui l'avait accompagné sans être satisfait de la réponse donnée.

Il essaya de gagner les quartiers les plus chics de la ville avec l'envie d'approcher les plus grands et de se faire une place parmi eux. S'il avait réussi à séduire Blanche, il était sûr qu'il réussirait à se faire un nom dans leur cercle.

Son aventure débuta le long de la Seine qu'il décida de longer, d'un côté puis de l'autre. Il lut le nom de chaque rue qu'il emprunta et essaya de garder en mémoire celles qui étaient les mieux fréquentées.

Au détour d'une petite allée, il atteint le Pont Neuf. La pluie avait commencé à s'abattre sur la ville. Les plus prévoyants sortaient leurs parapluies sous lesquels ils se faisaient une joie de s'abriter. Paul échappa un juron lorsque les trombes d'eau s'intensifièrent et qu'il ne voyait pas où il pouvait se mettre à l'abri. Il envia tous ceux qui voyageaient au sec. Le tissu peu confortable de son pantalon se collait à ses jambes et alourdissait son pas. Son manteau devint lourd sur ses épaules si fragiles.

Dans un espoir naïf de se protéger, Paul mit les mains au-dessus de sa tête, à plat sur le haut de son crâne. Ses cheveux étaient déjà trempés. Le ciel était gris, trouble et semblait si bas et menaçant, Paul pesta contre cet hiver qu'il trouvait désormais interminable.

Il se fraya un chemin à travers les passants, tenta de se baisser au bon moment pour ne pas être assommé par les parapluies que personne ne faisait l'effort de bouger. Paul les trouva impolis et grossiers. Il aurait aimé qu'une âme bienveillante lui propose une protection le temps pour lui de trouver un abri. N'étaient-ce pas les plus instruits qui devaient se montrer les mieux éduqués ?

Arrivé de l'autre côté du pont, Paul se rapprocha des hauts bâtiments avec l'espoir que le peu de toiture qui dépassait serait assez large pour le protéger des intempéries. Il continua sa marche et ses observations de la population citadine. Tous ces artifices, ces tenues soignées et ces démonstrations de richesse lui donnèrent la nausée. Il espéra que la pluie détériore leur présentation si méticuleuse. Paul les trouva ridicules, tous, mais ressentait tout de même l'envie de pouvoir les imiter.

Il traversa quelques chemins supplémentaires et atteint la grande rue de Rivoli dont il avait tant entendu parler. Il fut déçu, elle n'avait rien d'exceptionnelle à ses yeux. Grande, large, imposante, certes mais sans beauté particulière. Paul n'y retrouvait pas le charme des ruelles de Rouen qu'il empruntait au quotidien. Son amertume ne l'empêcha pas de scruter chacune des petites boutiques présentes sous les arcades qui faisaient la réputation de la rue.

D'élégants vêtements étaient présentés en vitrine, sur des mannequins à l'allure peu attrayante. Les magasins présents n'avaient que peu de lien les uns avec les autres. Paul fut surpris de trouver une brasserie près d'une petite parfumerie.

La pluie s'arrêtait peu à peu et laissait place à une atmosphère plus douce. Le changement de météo n'arrangeait pas l'humeur bougonne de Paul pour autant.

Juste après une énième boutique de vêtements se trouvait un petit commerce de chapeaux qui attira l'attention du promeneur. Il reconnut, sur la devanture, le patronyme de Blanche.

Le magasin ne semblait pas très grand, moins spacieux que la plupart de ceux qu'avaient vus Paul dans la même rue. L'extérieur était peint en beige, une teinte particulièrement douce, que Paul trouva bien choisie, il dût l'admettre.

Il n'osa pas entrer. Par la grande vitre, il observa la décoration intérieure. Les murs étaient d'un rouge pourpre chaleureux. Le plafond, décoré de fines moulures blanches, ne paraissait pas très haut. Des chapeaux étaient disposés aux quatre coins de la pièce, sans ordre particulier. Pour autant, la boutique ne semblait pas en désordre. Au contraire, tout paraissait à sa place, comme parfaitement calculé.

Le cœur de Paul se serra à mesure qu'il scruta les lieux. Il regarda tous les clients. Il se concentra sur leurs tenues et les chapeaux qu'ils essayaient. Il se surprit à juger les choix qu'ils faisaient.

Une femme, dont la chevelure brune était enroulée en un chignon bas, se pavanait devant le miroir avec, posé sur la tête, un chapeau décoré d'un énorme nœud rose. Paul la trouva ridicule. Il la jugea trop fardée, trop apprêtée. D'une grande vulgarité.

Près d'elle se trouvait Georges qui tenait un chapeau dans chaque main. Paul ne les trouva pas plus élégants que celui que la femme essayait.

La boutique était très fréquentée. Les clients se marchaient dessus, entassés les uns contre les autres. Leur observateur retint un rire moqueur et condescendant alors qu'il tentait de comprendre l'attrait qu'ils avaient pour ces accessoires extravagants.

Son regard parcourut les lieux quelques secondes supplémentaires puis se posa sur une petite silhouette qu'il reconnut immédiatement.

Près des jambes de Georges, qui conversait toujours avec la même cliente, se tenait Arthur. Il avait dans les mains une petite figurine de soldat qu'il s'amusait à bouger dans les airs.

Le petit garçon aperçut Paul à travers la vitre, il le regarda avec la même curiosité et le même dédain dont il avait fait preuve lors de leur rencontre. Les deux hommes se toisèrent du regard, Paul se sentit tout petit face au jeune garçon.

Lui était dehors, sur le trottoir, les vêtements encore humides et collés à sa chair, dans le froid glacial et désagréable. L'enfant était entourée d'hommes et de femmes qui s'apprêtaient à dépenser sans compter, dans un espace cossu et accueillant.

Le regard si froid d'Arthur devenait insoutenable. Paul pouvait le sentir bruler sa peau, le transpercer.

Il baissa les yeux.

Avant de poursuivre sa découverte de la capitale, Paul regarda la boutique une dernière fois. Il aperçut son reflet dans la vitre.

Ses vêtements sombres lui parurent bien fades face à toutes les couleurs qui habillaient les clients du magasin.

Il observa à nouveau les chapeaux présentés et aperçut une étiquette qui indiquait le prix d'un haut de forme noir, d'une teinte brillante et profonde. Le tarif était exorbitant, plus élevé que tout ce que Paul avait pu s'offrir jusque-là. Soudain, il voulut être, lui aussi, le propriétaire de l'un de ces accessoires et fut envieux de toutes les personnes qui exhibaient leur richesse à travers leur apparence.

Paul enfonça ses mains au fond de ses poches et reprit sa ballade parisienne, les yeux rivés au sol.

Le soir, quand il rentra à la demeure et que la famille partagea le repas, il ne dit rien de ses activités. Blanche lui posa pourtant de multiples questions, elle fut curieuse de la façon dont son conjoint avait occupé sa première journée hors de la propriété familiale. À aucun moment il ne souhaita s'exprimer, il fit diversion par d'autres questions qu'il posa à Blanche.

Il fit mine de s'intéresser aux jeux auxquels elle avait joué toute la journée, bien que le sujet ne le passionnât guère. Blanche, qui parlait toujours avec entrain et qui se donnait corps et âme dans ses explications, s'abandonna dans son récit. Paul avait toujours été admiratif de la passion qui émanait de ses paroles quand elle discutait d'un sujet qu'elle aimait.

Il se surprenait à admirer son regard pétillant, la lueur joyeuse présente dans ses yeux verts. Le sourire de Blanche était franc et doux à la fois et ne quittait pas ses lèvres. Paul s'attardait souvent quelques instants à le regarder. Parfois, quand elle était particulièrement heureuse ou nerveuse, sa lèvre supérieure disparaissait et laissait place à une rangée de dents blanches parfaitement alignées.

Alors que Blanche s'était perdue dans son discours, racontait combien de parties elle avait gagnées, quel jeu elle avait préféré, Paul la fixait. Ils étaient assis face à face, chacun d'un côté opposé de la grande table carrée qui régnait au milieu de la salle à manger. Georges et Virginie occupaient les deux côtés restants et ne prenaient pas part à la conversation.

Paul ne mangea pas beaucoup ce soir-là. Le repas était très bon, meilleur que tous ceux qu'il avait pu se préparer lui-même mais son corps était incapable d'ingurgiter quoi que ce soit. Son estomac se serrait, se tordait, lui infligeait une douleur indescriptible. Il n'avait pas d'appétit, était écœuré par tout ce qui lui était apporté.

Plus tard dans la soirée, lorsque le jeune couple se retrouva dans le lit conjugal, Paul fut tout aussi silencieux. Il s'était tourné, imposait son dos à Blanche et regardait les quelques branches d'arbres qu'il pouvait apercevoir par la fenêtre. L'hiver lui semblait interminable, si long. Il aimait la beauté de la neige et de ses paysages féériques mais rêvait à sentir la fraicheur du printemps.

Sa journée se répétait dans son esprit sans qu'il ne puisse la chasser de ses pensées. Il revoyait le magasin de chapeaux, sa clientèle, le petit Arthur et son regard tueur. Sa peau se souvenait encore de l'humidité de ses vêtements, du froid qu'elle lui infligeait. Il se dit que la chaleur des draps propres dans lesquels il était couché le réconforterait mais elle l'étouffait, l'oppressait.

Le contraste était trop important, il ne sentait pas à sa place. Soudain, la main de Blanche se posa sur son épaule. Ses doigts étaient froids, sa peau était douce. Le geste arracha un frisson à l'homme qui n'était toujours pas habitué à ces démonstrations de tendresse. Blanche était trop bonne pour lui, il en était conscient. Il profitait de la bonté de son cœur, de la douceur de ses sentiments, du réconfort de sa situation.

La main de Blanche fut de plus en plus cajoleuse, elle parcourait son dos nu, à la recherche d'une nouvelle chaleur. Paul ne bougea pas, il ne dit rien. Son attention était portée sur la nuit et le spectacle à la fois angoissant et consolateur qu'elle partageait.

Il se sentait vide, épuisé, oppressé. La douceur de Blanche et l'amour qu'elle lui portait n'y changeaient rien.

Demain, il arpenterait à nouveau les boulevards parisiens, marcherait à travers les méprisants, la tête haute. Un jour, il sera celui qui pourrait les mépriser, les regarder avec dédain et condescendance. Ce jour-là, il serait fier. Il n'aurait plus besoin de Blanche ni de sa famille.

Il passa la nuit le dos tourné à Blanche, malgré toutes les convoitises de la jeune femme, il ne la toucha pas, ne bougea pas. Ils s'endormirent dos l'un à l'autre, dans un silence pesant et une atmosphère glaciale.

Le lendemain, il se leva avant sa compagne, descendit les marches à toute allure et se dirigea vers la cuisine.

Charlotte, la domestique à qui il n'avait jamais adressé la parole, préparait le repas. La maison était silencieuse, seul le crépitement du bois brulant dans la cheminée cassait cette tranquillité.

« Bonjour Monsieur Paul. Vous avez bien dormi ? C'est bien la première fois que je vous vois debout si tôt. »

Les mots de la domestique étaient chargés de douceur mais Paul y répondit par un simple hochement de tête approbatif ; il n'était pas d'humeur à discuter. Il ne fit pas l'effort de se montrer plus aimable.

Charlotte n'eut pas l'air vexée du manque de considération du jeune homme, elle se concentra sur les légumes qu'elle épluchait avec soin. Paul, qui était resté debout, au milieu de l'entrée de la pièce, la regardait faire. Il jeta un coup d'œil à la petite pendule en bronze doré et marbre blanc qui trônait sur la cheminée. Elle indiquait six heures du matin dans quelques minutes.

« Le repas sera-t-il bientôt prêt ? »

La jeune femme parut surprise d'entendre la voix de Paul mais fit en sort de ne pas le montrer.

« Dans une petite heure Monsieur. Il me faut encore éplucher et couper tout ce qu'il y a sur la table. »

Paul prit en compte les aliments présents devant la domestique, s'avança jusqu'à la table et s'assit face à celle-ci. Sans un mot, il attrapa un couteau qui trainait et accompagna Charlotte dans ses préparations.

Il n'était qu'un piètre cuisinier mais s'efforçait de fournir un travail acceptable. Son regard suivit les gestes automatiques de Charlotte. Elle semblait si paisible, comme calmée par la minutie qu'elle apportait à sa tâche. Parfois, elle relevait la tête et s'intéressait à ce que faisait son partenaire inattendu. A aucun moment elle ne fit de remarque négative sur la façon dont Paul s'y prenait. A la place, elle ralentissait ses gestes afin de s'assurer qu'il puisse les reproduire.

Pour la première fois depuis son arrivée à Paris, Paul ne se sentit pas jugé, au contraire, il ressentait une certaine considération de la part de la jeune femme. Elle n'était que domestique se dit-il, il était normal qu'il puisse apprécier ce sentiment de supériorité. Pour autant, il savoura ce plaisir coupable, ce plaisir inavoué, à se mettre à son niveau, à sa place ; une place qui lui semblait plus familière.

A deux, les préparations culinaires furent bien plus vite achevées. Paul avait une faim de loup, il fut plus qu'heureux quand le moment de passer à table arriva enfin. Georges descendait les marches du grand escalier de la maison, Paul reconnut sa démarche. Le vieil homme salua son gendre et la domestique puis partit s'installer dans le plus grand fauteuil du salon. Une fois

Georges dans l'autre pièce, Paul ne le voyait plus mais il sut à l'odeur de tabac qui emplit ses narines, que l'homme venait d'allumer sa pipe.

Paul n'avait jamais aimé fumer. La senteur brute et chaleureuse le réconfortait mais la sensation de fumée qui emplissait ses poumons le dégoutait, son corps la rejetait coûte que coûte.

Blanche et Virginie furent vite réveillées à leur tour. Virginie, comme à son habitude, ne considéra que les membres de sa famille et ignora ceux qu'elle estimait être de simples visiteurs sans importance. Comme à chaque manque de respect de la part de sa belle-mère, Paul sentit son sang bouillir en lui, la colère le prenait, traversait son corps dans son entièreté. Il eut envie de crier, hurler sur cette femme mais se tût, comme à son habitude.

Ce matin, le repas fut partagé dans une ambiance singulière. Paul se sentait emprisonné, voulait fuir. Les sourires que Blanche lui dédiait le peinaient autant qu'ils le crispaient. La petite famille discutait des affaires qui, d'après ce que Paul comprenait, étaient très fructueuses ces temps-ci. Blanche était invitée à travailler à la boutique pour les prochains jours, il lui fallait être capable de prendre le relai en temps et en heure. Virginie ne cacha pas ses inquiétudes ; elle pensait sa fille trop gentille et naïve pour être en mesure de gérer le magasin.

À aucun moment Georges ou Virginie ne mentionna Paul comme successeur. Ce dernier garda le silence. Il repensait au calme qu'il avait ressenti en aidant Charlotte, loin des propriétaires des lieux. Le sentiment, bien que récent, lui manquait.

Tous partirent pour les boulevards parisiens en même temps. La voiture les déposa prêt du petit magasin de chapeaux dans lequel la famille entra, déjà dans l'attente des premiers clients. Paul ne fut pas convié. Blanche, sous l'emprise de ses parents, n'avait pas osé lui demander de rester.

Le jeune homme fut rassuré de retrouver sa solitude.

Comme il l'avait fait la veille, il arpenta les ruelles, avenues et grands boulevards. Seul, il apprécia de découvrir la ville, désormais débarrassé du poids familial qui lui semblait si lourd, si dur à supporter.

Il chercha les cafés les mieux fréquentés, ceux qu'il avait repérés plus tôt. Son observation des tenues portées par les clients le guidait. L'aversion qu'il avait envers ces démonstrations de richesse lui permettait désormais de reconnaitre les plus riches et importants au premier coup d'œil.

Il passa la journée dans diverses brasseries.

Blanche lui avait laissé, plus tôt dans la matinée, une poche contenant plus d'argent qu'il n'en avait jamais dépensé.

« Profite de ta journée » lui avait-elle dit avant de déposer un doux baiser au creux de ses lèvres. Paul n'avait pas réagi. Elle ajouta :

« N'hésite pas à t'offrir quelques vêtements si tu le souhaites, la ville regorge de créateurs incroyables. »

Paul n'avait pas répondu.

Ce jour-là, il était resté près du Louvre. Le premier café qu'il avait essayé n'était pas très fréquenté. Il faut dire qu'il y était allé tôt. Il n'avait pas parlé aux habitués, s'était contenté de les écouter, d'observer leur mimiques et expressions.

Le second, où il alla pour déjeuner, était plein. Noir de monde. Les habitués, visiteurs ou simples égarés se bousculaient pour trouver une place où s'installer. Les conversations fusaient, les disputes éclataient, les rires se révélaient. Paul tenta parfois de s'immiscer dans quelques bavardages, bien que les sujets ne lui semblassent pas pertinents, mais il ne sut que dire. Les hommes à qui il tentait de parler ne considéraient pas sa présence

Il essaya d'imiter ce qu'il avait entendu plus tôt dans la journée. Le ton qu'il employait se rapprochait au mieux de celui des hommes qu'il avait scrutés toute la matinée. Il se forçait à reproduire ce qu'il voyait ; la même posture, le même coude posé sur le comptoir ou la table avec fierté, les mêmes expressions.

Il aurait aimé que la nature le gatte d'une pilosité plus abondante quand il regardait la façon qu'avait un homme de jouer avec l'une des extrémités de sa moustache.

Son déjeuner terminé, Paul partit admirer les allées parisiennes. S'il n'avait pas réussi à s'intégrer aujourd'hui, c'était sûrement car il ne connaissait pas encore assez la ville, ses habitudes et ce qui la caractérisait. C'était ce qu'il aimait à penser.

Le moment viendrait où lorsqu'il prendrait la parole dans ces lieux, toute l'assemblée se tairait et l'écouterait avec attention.

Pour le moment, il serrait le poing alors qu'il avançait le long des grandes avenues. Ses ongles s'enfonçaient avec hargne dans le creux de sa main sans même qu'il ne s'en rende compte. Sa haine était troublée par son désir et son envie de reconnaissance.

Pendant plusieurs semaines, le jeune homme effectua le même rituel. Son quotidien se divisait en promenades citadines et moments d'observation dans divers cafés et brasseries. Parfois, il sentait des regards méprisants sur sa personne. Lorsqu'il entrait dans les beaux établissements, vêtus de ses vieux habits miteux, les mieux lotis, les plus chics, le toisaient du regard. Ils se demandaient sûrement ce qu'il osait faire ici.

Ce décalage qu'il expérimentait lui rappela sa rencontre avec Blanche. Il y voyait le même contraste. Lorsqu'elle était rentrée dans le petit bar de son quartier de Rouen, les habitués des lieux semblaient tout aussi surpris de la voir. Paul garda en tête l'admiration qu'ils avaient pour elle ; que les parisiens qu'il croisait n'avaient pas pour lui.

Le jour viendrait.

En attendant, l'hiver touchait à sa fin. Les premières fraîcheurs printanières se faisaient sentir au fil des jours. Paul les apprécia et les savoura toutes, s'en enivra.

Dehors, dans le vaste jardin qui entourait la demeure de Blanche, se trouvait un grand arbre que Paul rêvait de voir fleurir. A présent, l'herbe à la base de son tronc arborait une teinte de vert éclatante et radieuse. Le soleil l'embellissait.

Quand il n'allait pas au centre-ville avec le reste de la famille, Paul restait au jardin. Il admirait l'évolution des fleurs et de leurs couleurs. Les senteurs empreignaient sa mémoire avec douceur et délicatesse.

Les parents de Blanche avaient une très grande propriété. Si la maison était grande, le jardin l'était plus encore. Bien qu'il y eût passé de nombreuses heures, Paul n'avait toujours pas l'impression de l'avoir découvert dans son intégralité. Il était particulièrement excité à l'idée de le parcourir un peu plus chaque jour.

Ce matin, il s'était levé tôt, avait croisé Charlotte qui cuisinait avec cette minutie qui la caractérisait tant, l'avait saluée et était sorti au jardin.

Parfois, la pie qu'il aimait saluer lors de ses promenades hivernales revenait sur sa petite barrière. Elle n'était plus ce point noir troublant ce paysage immaculé de blanc. Elle devenait une part de vie supplémentaire dans le spectacle enjoué qui se réveillait chaque matin.

Il marcha, longtemps, dans la fraîcheur matinale qui caressait sa peau, jusqu'à atteindre le ruisseau qui longeait le terrain. Le lieu était calme, reposant, si loin de l'agitation parisienne.

Le ruisseau était bordé de hauts peupliers. Les arbres, à la fois fins et imposants, parsemaient le paysage de quelques rayons lumineux qui traversaient leur feuillage désormais d'un vert éclatant. Paul leva le menton afin de mieux apercevoir la cime des végétaux et fronça les sourcils, plissa les yeux pour se protéger du soleil qui l'aveuglait soudainement.

La nature était plongée dans un silence reposant. Paul prit le temps de l'apprécier avec le sentiment de ne pas en avoir connu de tel depuis trop longtemps. A Rouen, se disait-il, les journées étaient plus douces, plus simples, plus belles.

Dans le ciel d'un bleu si clair volaient quelques animaux. Un oiseau par-ci, quelques insectes par-là. Paul suivit du regard chacun de leurs trajets. Le chant des moineaux, merles et autres espèces imposaient leur mélodie dans l'étendue du silence. Le bourdonnement des insectes volant tout prêt de ses oreilles apaisa Paul qui se sentit alors bien entouré.

« Paul ? Tu es là ? Nous passons à table. »

Un léger sursaut prit le corps du jeune homme qui ne s'attendait pas à être trouvé si vite. Blanche approchait.

La jeune femme portait une belle robe d'un beige très clair. Paul remarqua qu'elle l'avait ceinturée d'un ruban de la même teinte dans lequel elle avait glissé une rose d'un rouge vif et chaleureux. Elle avait protégé ses cheveux sous un chapeau, tenu par un foulard bleu dont les extrémités dansaient au gré du vent. Comme toujours lorsqu'elle sortait, elle était abritée sous une ombrelle dont la couleur verte se mêlait aux étendues de nature qui l'entouraient.

Paul la trouvait particulièrement jolie ce matin. Elle avait la douceur des fleurs, la beauté de leurs couleurs, la légèreté de leurs senteurs.

La lumière, si claire ce matin, traversait le feuillage des peupliers et se posait sur la peau de la demoiselle. Par petites touches, elle semblait caresser son visage, ses bras nus.

Les mains de Blanche retrouvèrent les siennes. Elle y déposa un tendre baiser comme elle avait l'habitude de le faire.

« Papa et maman t'attendent pour commencer, nous devons partir à la boutique.

L'évocation du magasin agaça Paul mais il ne dit rien. Il ne disait jamais rien. A quoi bon exprimer le fond de sa pensée. Il savait que Blanche n'était pas faite pour travailler là-bas, à la

merci des clients, tous plus benêts les uns que les autres. Elle pouvait profiter de la richesse de ses parents pour partir, fuir. Il aurait aimé qu'elle fasse ça pour lui.

-Pourquoi ne resterions-nous pas ici aujourd'hui ? Le temps est si agréable, finit par répondre Paul, d'une voix hésitante, presque tremblante.

-Mes responsabilités m'attendent. »

Les mots de Blanche avaient été si durs à entendre. Ils sonnaient faux et fatals à la fois. Ils rappelèrent à Paul que rien ni personne ne l'attendait ce jour-là, ni les suivants.

Sans une parole supplémentaire, le jeune couple rentra. L'ensemble de la famille partagea un énième repas au cours duquel Paul ne prit pas part à la discussion, simple spectateur d'une vie enviée.

Les semaines qui suivirent, il retourna dans les cafés parisiens mais n'eut pas plus d'échange avec les habitués, malgré tous les efforts qu'il fournissait.

Il s'essaya à la lecture, parcourut quelques librairies à la recherche de classiques dont il avait entendu le titre, évoqué dans les conversations qu'il écoutait. Il refermait l'ouvrage après quelques lignes déchiffrées, pas vraiment captivé par ce qu'il lisait.

Il tenta d'en apprendre plus sur l'art, sur les peintres connus du moment. Il regarda leurs tableaux avec curiosité mais sans intérêt ni plaisir particulier. Il chercha à se faire un avis critique qu'il aurait pu exposer par la suite mais le vide l'envahissait dès qu'il posait les yeux sur une toile.

Il fut attentif aux musiques qu'il entendait partout où il allait sans être capable d'en reconnaître au moins une seule.

Ses tentatives furent toutes soldées par un échec démotivant.

Paul se demanda quand enfin il serait accepté parmi les plus importants de la ville. Ses journées lui semblaient si longues quand il arpentait la capitale, se frayant un chemin, seul dans la foule. Il en avait rêvé, avait tant espéré découvrir ce Paris bouillonnant, excitant, dont il avait entendu parler, tellement de fois.

Chaque jour, la déception croissait. Il ne parvenait pas à se faire la place qu'il souhaitait.

Alors qu'il était assis en terrasse d'un café près de Montmartre où les artistes et littéraires aimaient se réunir, Paul n'avait plus le courage de les écouter. Il était installé à une petite table isolée de la foule, un simple café posé face à lui. Il l'avait, comme tous les autres, payé avec l'argent offert par Blanche.

Un peu plus loin, un petit groupe d'hommes avait réuni plusieurs tables afin d'avoir un espace assez large pour les accueillir. Ils échangeaient sur leurs dernières œuvres, les inspirations qui les motivaient ces derniers temps. Paul attrapa, malgré lui, quelques brides de conversations mais ne fut pas très attentif.

Il préférait tourner sa petite cuillère dans sa tasse presque vide. L'ustensile frottait la porcelaine, provoquait un bruit sec et agaçant. Paul ne s'arrêta pas pour autant. Son regard était vide, posé sur le fond de café qu'il n'avait pas eu le courage de terminer.

La tranquillité qu'il avait trouvée au jardin plus tôt dans la journée lui manquait, il voulut la retrouver. La ville l'étouffait.

Il regarda le groupe d'amis assis près de lui, observa leurs tenues, la façon qu'ils avaient de se tenir. Il les scruta comme il avait pris l'habitude d'analyser ses voisins de table. Cette fois-ci, il ne ressentit aucune admiration pour ces hommes. Il les trouva bien minables de ne pas s'ouvrir à lui.

Ce jour-là, Paul marcha jusqu'à la demeure. Il s'égara à plusieurs reprises, n'emprunta pas le bon chemin, partit dans la mauvaise direction. Mais il était seul et ce sentiment de liberté retrouvée le combla d'un bonheur qu'il pensait désormais inespéré.

La vision de la maison au bout de la longue allée de terre le crispa. Son cœur se serra à l'idée d'y retourner. Il imaginait déjà les questions de Blanche sur sa journée et le manque de réponse qu'il avait à lui apporter. Il pensait au silence de Virginie qui ne lui adresserait sûrement pas la parole, ce soir encore. Peut-être que le petit Arthur serait-là, à courir dans le salon ou dans le jardin, à rire, crier avec joie et amusement.

Il pensa à Charlotte qui était toujours si calme, si paisible et qui jamais n'avait osé se plaindre d'une quelconque fatigue. Il l'a trouva alors bien admirable.

Lorsqu'il passa la porte, la maison était silencieuse. Ce manque de vie lui fit froid dans le dos. Tout semblait inerte, mort. Il alla à la cuisine, pensant y trouver la domestique, mais la pièce était tout aussi vide. Il passa par le salon, eut un regard sur les rideaux colorés qui encadraient l'entrée, caressant les vases et pot bleus et blanc mais les lieux étaient tout aussi abandonnés.

Il entendit des rires plus loin. Des éclats de joie qui venaient de l'extérieur. Il sortit au jardin à la recherche de la petite famille.

Dehors, sous un grand lilas, étaient allongés Blanche et ses parents. Couchés sur l'herbe, ils étaient abrités sous l'arbuste dont les fleurs, d'un violet très doux, presque rose, apportaient une touche de couleur radieuse au milieu de toute cette verdure.

Paul était resté sur le perron, n'avait descendu qu'une marche. Il demeurait seul, sans oser s'approcher de la famille. George et Virginie conversaient à haute voix, peu inquiets de qui pouvaient les entendre. Ils échangeaient sur les différents clients qu'ils avaient rencontrés durant la journée. A plusieurs reprises, Virginie ne cacha pas ses pensées moqueuses au sujet de sa clientèle. Elle critiqua les goûts, tenues et comportement du plus grand nombre.

Blanche ne prenait guère part à la discussion. Paul l'observa ; elle contemplait les fleurs qui frôlaient son corps, qui l'entouraient. Son visage était si délicat, son expression si tranquille. Le jeune homme se demanda comment elle pouvait avoir l'air si paisible face aux horreurs que pestaient ses parents. Elle semblait déconnectée, inconsciente, complètement insouciante.

Paul ne sut si cette innocence l'attristait, l'agaçait ou s'il était touché par cette âme d'enfant.

Il resta de longues minutes à les écouter sans que l'un d'entre eux ne s'aperçoive de sa présence.

Il sentit une soudaine présence près de lui. Du coin de l'œil, il reconnut Charlotte qui tenait un panier en osier rempli de différentes herbes et aromates. Elle se tint à ses côtés, sans prononcer une parole ; elle semblait, elle aussi, porter son attention sur les bavardages familiaux.

Paul la regarda. Ses vêtements n'avaient pas l'élégance de ceux de Blanche, ils n'étaient pas cousus dans d'aussi beaux tissus. Il la trouvait pourtant particulièrement raffiné. Son port de tête était haut, gracieux. Ses grands yeux bleus étaient toujours plein de vie. Lorsqu'elle souriait, son regard était joyeux, rieur. Sans faux semblant, elle arborait toujours une expression franche et

sincère. Les cheveux de la jeune femme, d'un brun profond, se trouvaient souvent attachés par un simple ruban, parfois noir, parfois blanc. Elle ne portait jamais de chapeau, Paul apprécia ce détail. La présentation de la domestique était sommaire mais Paul y trouvait un charme qu'il pensait perdu depuis ses premiers jours à Paris. La beauté de la simplicité.

Après quelques instants, le jeune homme prit la parole, dans un souffle :

« Comment faites vous pour supporter tout ça au quotidien ? »

Charlotte posa son attention sur lui. Elle le considéra d'un regard compréhensif, presque complice. Un sourire, fin mais affectueux, étira ses lèvres. Elle ne répondit pas.

Au fond de lui, Paul n'attendait pas réellement de retour. Qu'y avait -il à répondre ? Qu'est ce qui pouvait justifier cette situation ?

Charlotte rentra, sans un mot, et laissa l'homme seul face au spectacle.

Paul poursuivit son observation. La famille ne l'avait pas remarqué. Blanche demeurait captivée par la nature qui l'entourait, ses parents ne freinaient pas leurs exclamations calomnieuses.

Ce soir encore, le repas fut dur à supporter. Blanche offrait mille sourires à Paul alors que ses parents n'avaient que les affaires comme sujet de conversation. En plus du dégout qui ne le quittait plus, Paul sentit l'ennui s'emparer de lui. Il était lasse, fatigué de ce nouveau quotidien et des obligations au fond si futiles qu'il engendrait.

Un matin de juin, le soleil pénétrait la chambre à coucher du jeune couple, l'emplissait d'une lumière claire et chaleureuse. Les oiseaux accueillaient cette nouvelle journée par une symbiose de mélodies. Paul apprécia ce réveil.

Il ouvrit les yeux avec difficulté ; il aurait tant aimé ne pas quitter son lit qu'il trouvait si confortable.

Les allers-retours de Blanche d'un côté à l'autre de la pièce l'empêchaient de retrouver le sommeil. Le bruit de ses pas, secs et rapides, sur le parquet grinçant le gardait éveillé, malgré lui.

Lorsque la jeune femme aperçut que son conjoint était désormais réveillé, elle lui sourit, de l'un de ses sourires d'enfant.

« Paris est en fête aujourd'hui. Prépare-toi, nous sortons. »

Paul regarda à nouveau par la fenêtre. La douceur du temps ne lui donnait guère envie de se perdre dans les rues bondées de la capitale. Il aurait aimé en profiter dans le calme et la tranquillité.

L'agitation que provoquait Blanche pendant ses préparations le perturbait. Ses gestes étaient rapides, désordonnés, pas naturels.

« Pourquoi cours-tu comme ça ? Il est encore tôt, nous ne serons pas en retard, râla Paul.

-Nous allons rencontrer beaucoup d'amis, de clients dans les rues. Sors du lit, tu dois être présentable. »

Ce dernier mot flotta dans l'esprit de Paul quelques secondes. Il se le répéta mentalement avec aigreur et l'envie de rétorquer mais garda le silence. Il réussit enfin à se lever alors que Blanche venait d'appeler Charlotte pour l'aider dans sa mise en beauté.

Il salua la domestique d'un simple signe de tête lorsqu'elle fit son entrée dans la pièce. Il en sortit au même moment et alla faire sa toilette.

Malgré la demande de Blanche, il ne fit pas d'efforts supplémentaires sur sa tenue. Il choisit de porter ses propres vêtements bien qu'il connaissait déjà le regard que lui lancerait la jeune femme à la découverte de son accoutrement.

Dès qu'il fut prêt, il se hâta pour retrouver l'extérieur. Il savait que Blanche ne sortirait pas avant un moment, il savait comme elle aimait se pomponner, s'apprêter et se mettre en valeur.

Le jardin, parfaitement entretenu, partageait ses senteurs à son visiteur régulier. Paul s'enivra de chacune d'entre elles, une nouvelle fois. Il inspira, profondément, comme s'il voulait inscrire en lui chacune des odeurs qui lui parvenaient.

Il se souvint alors de l'humidité de la cathédrale de Rouen, de la fraîcheur qui émanait des pierres, de cette senteur réconfortante des bougies qui venaient d'être éteintes et qui laissaient derrière elles leur sillage chaleureux.

Son cœur se serra, sa poitrine fut tout de suite oppressée par le souvenir de sa ville, qu'il regrettait.

Lorsque Blanche, accompagnée de ses parents, le retrouva près de la voiture, Paul eut un regard appuyé sur leurs tenues. La robe de Blanche était l'une des plus élégantes qu'il l'eut vu porter. Sa couleur jaune éclairait son teint. Elle était longue, trainait à ses pieds.

À mesure qu'ils avançaient vers le centre-ville, une agitation frénétique se faisait sentir. Le véhicule ralentissait, gêné par la foule qui se densifiait. Le cheval semblait perturbé par l'excitation présente dans les rues.

« Descendons ici, nous terminerons à pieds », déclara soudainement Georges, de cet air solennel qu'il employait si souvent.

Ils se frayèrent un chemin parmi les passants. Tous étaient joyeux, riaient, chantaient à la gloire de la nation. Paul n'avait jamais été très friand des rassemblements en faveur de son pays. La célébration de la fête nationale ne l'enchantait pas plus qu'un dîner en compagnie de sa belle-famille.

Il se sentait perdu dans cette masse d'inconnus. Blanche avait attrapé sa main alors qu'ils avançaient avec prudence à travers la foule. Georges et Virginie avaient pris une autre direction, Paul ne fut pas mécontent de ne pas avoir à rester près d'eux plus longtemps.

Ses doigts se lièrent à ceux de Blanche. Il garda sa main dans la sienne, la serra très fort, avec la peur d'être engouffré par la foule s'ils se lâchaient. Elle était son seul repère.

Ils atteignirent la rue Montorgueil, qui était particulièrement enjouée. D'innombrables drapeaux tricolores flottaient au vent, apportaient joie et couleurs au paysage. Les passants chantaient, la musique jaillissait de tous les côtés. Aux fenêtres, aux balcons, tous se réunissaient et sifflaient, souriaient, jasaient avec une exaltation communicative.

L'atmosphère festive de la rue n'ébranla pas le jeune rouennais. Il ne savait où regarder, où aller. Ses pas étaient guidés par Blanche qui le tirait dans une direction puis dans une autre. Elle lui présenta de nombreuses personnes, en salua d'autres. Tout le monde semblait la connaître, la saluer d'un sourire. Paul restait derrière, peu à l'aise face à cette foule qui le jugeait d'un regard interrogateur.

Il avait tant voulu se faire une place parmi ces individus, ces noms connus. Il les avait approchés de près sans jamais parvenir à s'intégrer. Aujourd'hui encore il les voyait si proches de lui, à le saluer d'un signe de tête après avoir été présenté par Blanche sans que l'un d'entre eux ne le considère réellement.

Lentement, la main de Blanche se déliait de la sienne et Paul se sentait disparaître, dissipé à travers ce Paris en fête, ce Paris joyeux.

On lui écrasa le pied à plusieurs reprises, le bouscula. Il manqua de trébucher, eut du mal à garder l'équilibre lorsque la foule chahutait. Blanche ne semblait pas dérangée, elle avançait à travers la cohue, se créait un chemin que Paul tentait de suivre.

À nouveau, Blanche aperçut un visage connu. Elle fit de grands signes de sa main libre, appela son amie. Paul regardait autour de lui, tant de monde l'entourait et il était incapable de reconnaître qui que ce soit. Les visages défilaient devant ses yeux sans qu'aucun ne lui soit familier.

Il était seul, perdu.

La voix de Blanche le guidait. Elle le présenta à une amie dont il ne retint pas le nom puis repartit vers une autre personne, qu'elle reconnut un peu plus loin. Elle ne quittait pas son sourire, sa joie de vivre. Paul gardait les sourcils froncés, il tentait de se concentrer pour ne pas être absorbé par la foule.

La main de Blanche lâcha subitement la sienne. Elle courut rejoindre deux amies qui lui faisaient de grands signes, riant aux éclats, partageant leur joie.

Paul ne bougea pas. Il la suivit du regard, la vit s'éloigner avant de la perdre.

À ce moment, il repensa une nouvelle fois aux souvenirs qu'il avait laissés derrière-lui, à ses anciennes habitudes. Il garda en mémoire le bien-être qu'il ressentait lorsqu'il s'asseyait, à cette troisième chaise en partant de la droite, au premier rang, au sein de la cathédrale et qu'il en admirait la beauté.

Le goût du vin âpre qu'il avait l'habitude de boire dans les cafés de son quartier lui revint en bouche, en un souvenir navré.

Paul tenta de retrouver son chemin. Il prit la trajectoire inverse, affronta la foule, la bouscula à son tour, à la recherche de liberté.

Il marcha jusqu'à regagner des quartiers plus calmes où il put enfin reprendre son souffle. Son cœur frappait contre sa poitrine, si fort. Son tambourinement devenait douloureux, presque insupportable. Un vide envahissait le jeune homme. Il n'avait jamais été si entouré, si proche du peuple qu'il enviait tant. Pour autant, il ne s'était jamais senti si lasse, si vide.

Il prit la route, avança à tâtons, tenta de retrouver son chemin sans réellement savoir où il devait se rendre. Il erra dans les rues, à la recherche d'un endroit où il se sentirait à sa place.

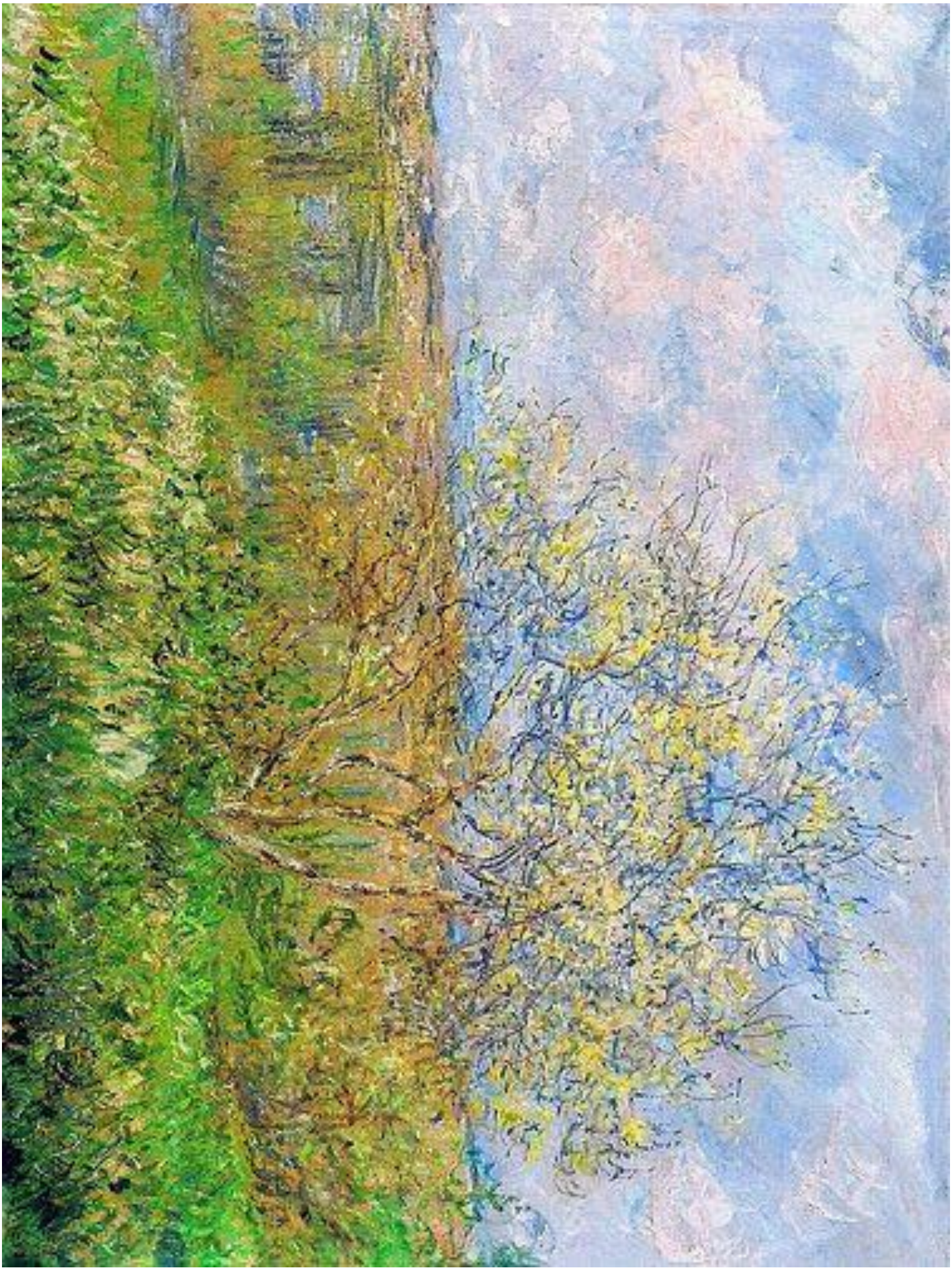
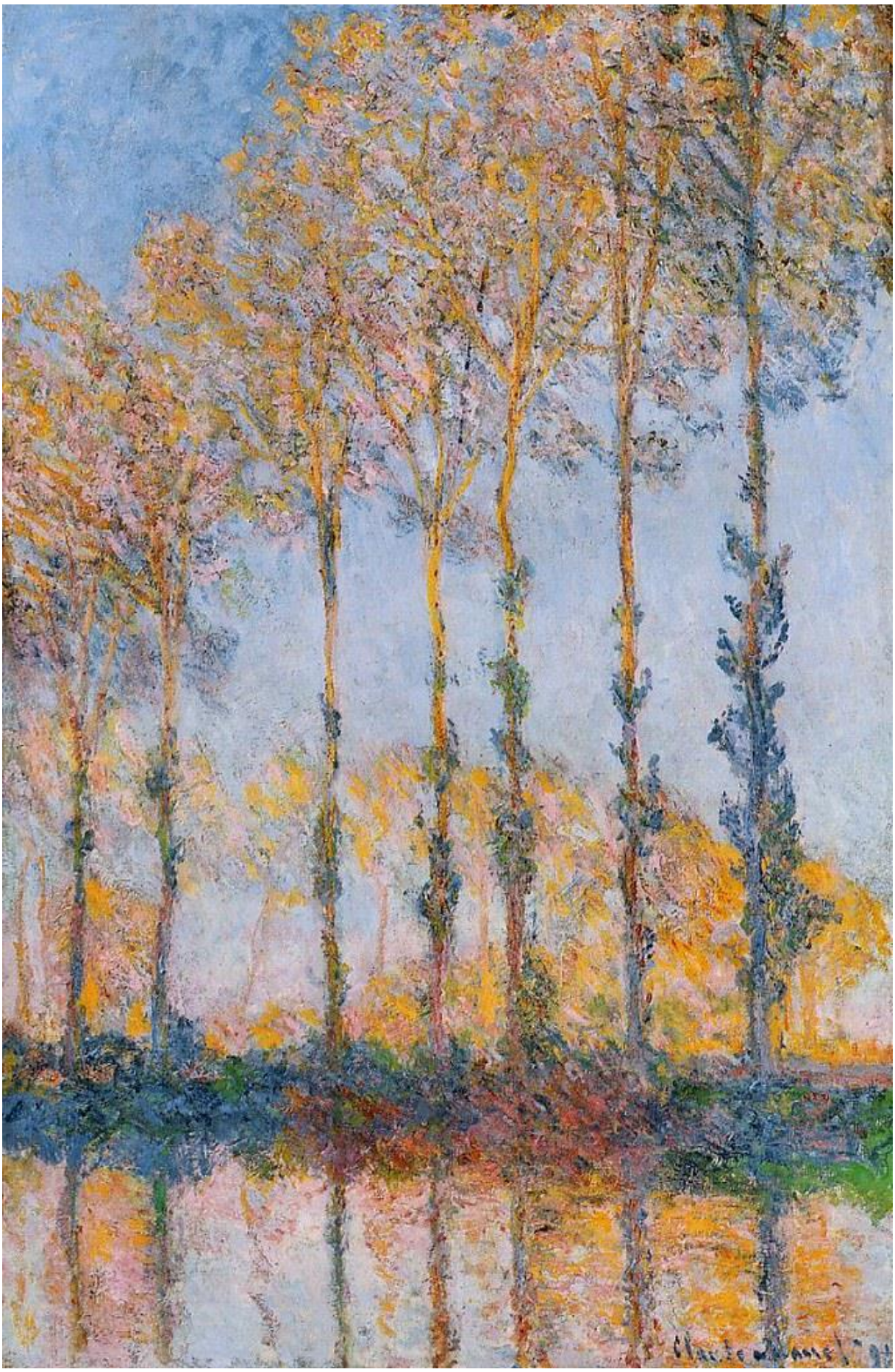
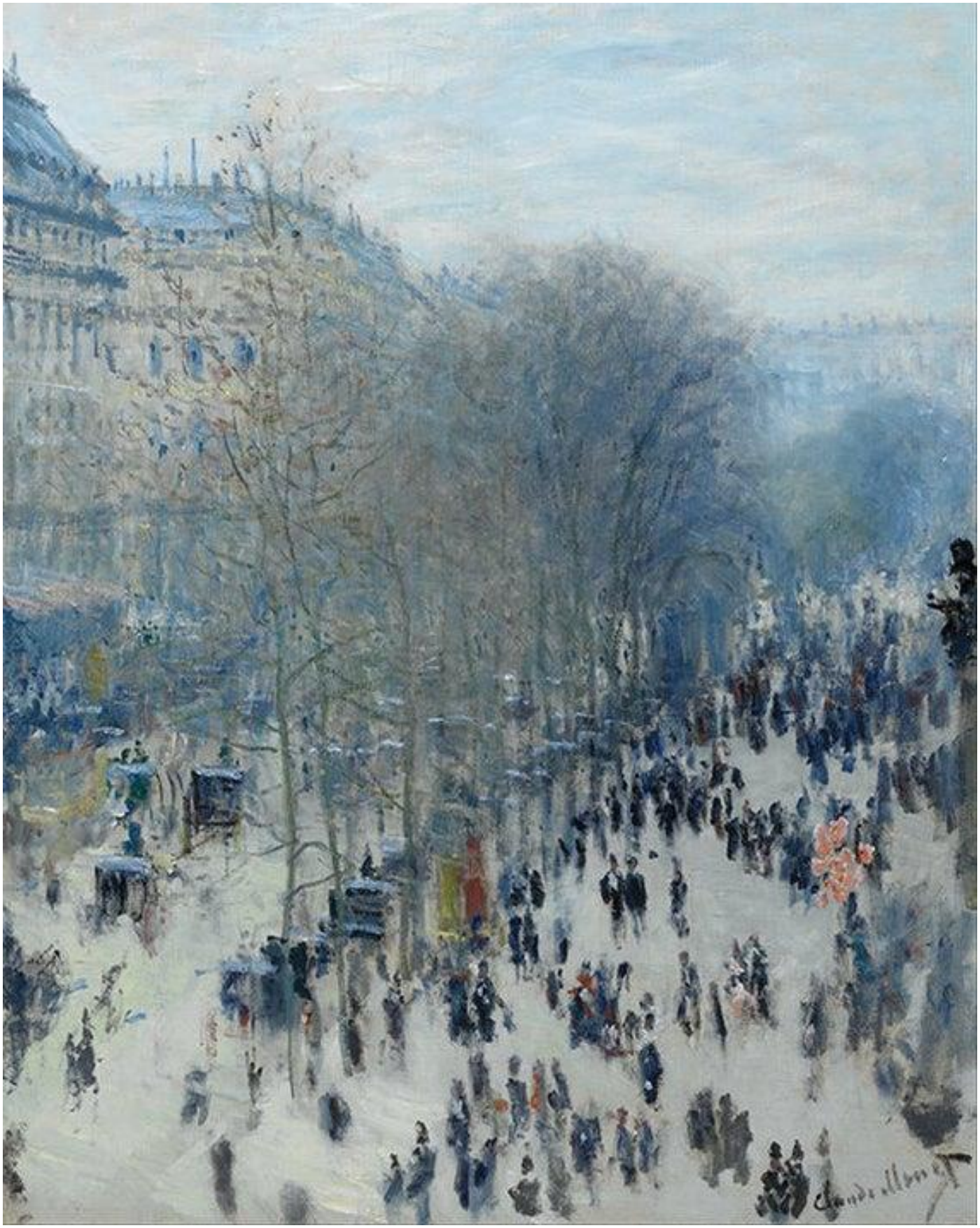
Son trajet fut long, le fatigua. Il arriva à la demeure familiale qu'il espérait vide. Il monta dans la chambre, sans perdre de temps et récupéra ses affaires. Il voulut fuir.

Il ne prit que le minimum, ne réfléchit pas. Lorsqu'il souleva les deux valises qu'il avait emportées avec lui, elles lui semblèrent bien plus légères. Elles ne lui firent pas mal aux mains. Sa poigne

était forte, prête à emporter sa vie avec lui, malgré son manque de direction. Il gardait en tête l'idée d'effacer tout souvenir de sa venue à la capitale.

Il descendit les marches une dernière fois, à toute vitesse, décidé à en finir, sans laisser de trace de son échec au sein de la ville.

Lorsqu'il passa devant la cuisine, une odeur de fumée l'arrêta. Il s'en approcha lentement, d'un pas hésitant. Il reconnut Charlotte, de dos, qui était installée face à la table. La montagne d'épluchures à ses côtés rappela à Paul leur moment partagé et ce sentiment de simplicité qu'il avait alors retrouvé.

La domestique se retourna. Elle regarda Paul. Son regard se posa sur les valises qu'il tenait si fermement puis sur son visage. Elle observa l'expression angoissée du jeune homme. Tous deux se regardèrent quelques instants. Charlotte lui sourit, semblant comprendre.

« Au revoir », dit-elle.